

*Échantillon d'évaluation*

**CAROLINE**

Cet extrait est fourni à titre d'échantillon et est protégé par la loi sur les droits d'auteurs. Toute reproduction, totale ou partielle, est formellement interdite.

## *Chapitre I*

Le réveil sonnait certainement depuis deux bonnes minutes lorsqu'une main hésitante tâtonna jusqu'à lui. Deux petits yeux s'ouvrirent difficilement et se refermèrent aussitôt. Une tête blondinette se recala confortablement sur son oreiller, laissant la réalité faire lentement son chemin. Finalement, Caroline se dressa dans son lit en se demandant, presque paniquée, quelle heure il pouvait bien être. Il n'était que huit heures, heureusement.

Soupirant, elle essaya de se lever une première fois mais n'y parvint pas. Elle savait ce qui l'attendait dès qu'elle serait prête. Son petit kiosque, le sceau d'approbation des dépôts, tous ces gens qui venaient et qui venaient sans interruption. Dans moins d'une heure et demie, la petite Caroline se transformerait en caissière.

Mais, on était vendredi. La fin de semaine approchait à grands pas et, plus particulièrement, une soirée passée à danser. À cette pensée, Caroline se ragaillardit suffisamment pour se lever définitivement. Se dirigeant vers la douche, elle essayait, tant bien que mal, d'oublier que la sublime sortie devrait attendre la fin d'une pénible journée à la Caisse Populaire.

La veille, bien qu'étant jeudi, elle était sortie avec sa sœur Émilie. Cette dernière étudiait à Québec et était de passage pour deux jours. L'un d'eux avait été consacré à elle. Cela lui avait fait du bien. Sa jeune sœur—d'un an sa cadette—dont elle avait été proche, mais qui, maintenant, l'avait abandonnée—comme tant d'autres—pour s'élancer dans la grande ville.

Émilie s'inquiétait beaucoup pour sa grande sœur à la voir toujours seule ou tomber sur des imbéciles. Depuis plusieurs semaines, elle avait suivi de loin la progression de son aventure avec Jean-Charles. Ce dernier s'était montré charmant les premières semaines et, bien qu'entreprenant, il respectait le vœu de Caroline de prendre son temps. Mais cette dernière lui avait finalement avoué qu'elle avait dépisté que le beau Jean-Charles était marié !

Pour une fois ce n'était pas elle, Émilie, qui avait dû apprendre la nouvelle à sa sœur. Deux fois déjà, elle avait découvert le pot aux roses et prévenu Caroline. Était-elle vraiment malchanceuse ou prenait-elle cette voie, car elle désirait, quelque part au fond d'elle-même, rester seule ? Émilie n'en savait rien et elle se désespérait pour son aînée.

Caroline finit par sortir de la douche et décida de s'habiller avant de déjeuner. Elle passa sa garde-robe en revue. Bien qu'il y avait quelques beaux morceaux, le choix demeurait parcimonieux. Elle n'était pas bien riche et, n'ayant que vingt-quatre ans, elle n'avait pas l'avantage de l'accumulation des années. Elle sortit un petit ensemble, puis un second. Mais elle les remplaça bien vite.

Le petit manège dura quelques minutes, se reproduisant presque identiquement à chaque reprise. Si elle ne parvenait

pas à faire un choix, c'était en grande partie parce qu'elle n'avait pas vraiment l'esprit concentré sur la tâche. Elle pensait qu'à chaque étape complétée, elle se rapprochait dangereusement du travail. Cette image la culpabilisait et elle se sermonnait. Elle choisit un chandail qui allait bien avec ses pantalons noirs... et le remit à sa place.

Finalement, Caroline, habillée, fit irruption dans la cuisine. Pour le déjeuner, c'était facile. Elle mangeait toujours la même chose. Enfin, chez elle. Au restaurant elle avait plus d'imagination, mais lorsqu'il s'agissait de se faire à manger, la loi du moindre effort prenait beaucoup d'importance. Sortant le lait, elle s'empara de la boîte de Corn Flakes et du sucrier et s'installa pour grignoter ses céréales.

Elle mangeait lentement. Prise entre le désir d'éviter que les flocons ramollissent trop et celui de prendre son temps, elle parvint néanmoins à terminer dans un délai raisonnable. Il ne restait maintenant plus beaucoup d'étapes adéquates à une bonne procrastination. Mais la chance fut de son côté et sa colocataire, Tracy, décida de se lever tôt.

– Salut la belle, s'écria Caroline.

– Salut, répondit Tracy, avec un léger accent anglophone—plus coquet qu'agaçant—et d'une voix encore ensommeillée.

– As-tu bien dormi ?

– Pas trop pire. Je m'étais couchée de bonne heure. T'étais même pas rentrée.

– J'étais avec Émilie. On avait pas mal d'affaires à se dire. Quand je suis arrivée, j'ai pensé que t'étais avec Patrick.

– Non, ça me tentait pas hier soir. En fait, je me demande si ça serait pas le temps de finir ça, cette affaire-là.

– Comment ça ?

– Je sais pas. Y me semble que quand je pense à lui maintenant, j'ai à la fois le goût d'être avec pis de pas l'être. Je commence à me demander si c'est pas juste par habitude. Ça fait trois mois qu'on sort ensemble, mais j'ai l'impression qu'on est encore des étrangers.

– Je t'avais dit que tout ce qu'il voulait c'était coucher avec toi.

– C'est pas vrai. C'est sûr que c'est une grosse motivation, mais c'est pas juste ça. Pis tant qu'à ça, j'ai pas de leçons à donner à personne là-dessus. C'est pas mal ça qui m'intéressait avec lui au début. C'est comme si tous les deux on s'était dit que comme on était attirés de même l'un par l'autre, ça serait vraiment facile de tomber en amour aussi. Mais on dirait qu'on vit sur deux planètes.

– Ouais. Y est ben beau, mais ça s'arrête là.

– Pas mal ça. C'est rendu que quand il faut que je le vois, il faut que je prépare de quoi parler. Sinon on trouve rien. Je me dis que ça doit pas être normal normal pour un couple qui doit passer le reste de sa vie ensemble.

– Non, ça doit pas, finit par dire Caroline, songeuse.

Les deux amies se turent quelques instants avant que Tracy ne reprenne la parole.

– Ouais. Toute une conversation en se levant le matin.

– Ouais. T'as ben raison. On continuera ça plus tard. Mais qu'est-ce que tu fais debout à cette heure-là ?

– Rien de spécial. J'avais juste le goût de paresser un peu ou ben de faire du ménage. Parlant d'heure, tu vas être en retard si tu te grouilles pas un peu.

– Maudite marde, t'as ben raison.

Sur ce, Caroline compléta ses préparatifs et s'élança sur le sentier de la nouvelle journée.

\* \* \*

François s'activait depuis plusieurs minutes dans le coffre de bois renfermant toutes les partitions qu'il gardait en réserve. Il était à la recherche d'une vieille chanson de Supertramp, « Lord, is it mine ? » qu'il comptait bientôt jouer lors d'un voyage hors de leur cercle habituel.

Il devrait, bien entendu, convaincre son partenaire Claude Jutras, le pianiste et cofondateur du duo Tout-Talent Tour, qui n'aimait pas beaucoup ce type de chansons. François était confiant de pouvoir l'amener à partager son point de vue. Après tout, ils travaillaient ensemble depuis près de quatorze ans !

Au début, ils avaient assemblé un groupe de quatre musiciens, tous du même âge et natifs de leur petit village, mais rapidement les deux autres membres, moins doués, quittèrent et rejoignirent le rang des travailleurs réguliers. Tout d'abord un peu déçus, Claude et François persévérèrent et le perfectionnement continu des synthétiseurs et des batteries électroniques leur permit de voler de leurs propres ailes.

Ils travaillaient beaucoup dans la région et étaient lentement devenus l'attraction principale d'une demi-douzaine de clubs dans un rayon de moins de cent kilomètres. Ils donnaient également occasionnellement des représentations à Québec et dans d'autres villes plus éloignées. La route était alors longue mais, au moins, ils jouaient plusieurs soirs de suite au même endroit.

François cherchait énergiquement, remuant les feuilles

pleines de petites notes noires et d'annotations de sa main, mettant de côté les rubans magnétiques contenant les échantillons pour les synthétiseurs. Il pesta contre son manque d'ordre et regretta, comme d'habitude, de ne pas avoir persévéré dans sa dernière tentative de classement.

Jeannine, sa femme, entra dans son atelier aménagé à même leur ancien garage double. François s'arrêta net et la regarda avancer. Il n'aimait pas être dérangé lorsqu'il travaillait et Jeannine, après de nombreuses disputes, avait fini par comprendre et le laisser tranquille. Il devait donc s'agir de quelque chose d'important.

– François ! Excuse-moi de te déranger, mais t'es demandé au téléphone.

– C'est qui ?

– Je sais pas. Elle a pas voulu me dire son nom. Elle semblait sur le point de brailler.

– Ah ! Bon ! D'accord j'arrive, dit-il pensif. Jeanny, peux-tu me rendre un service ?

– Bien sûr trésor. Qu'est-ce que tu veux que je lui dise ?

– Rien, rien. J'y vais. Seulement je cherche « Lord, is it mine ? » depuis une demi-heure. Pourrais-tu continuer à ma place ? Peut-être que t'auras la main plus heureuse.

– D'accord, accepta-t-elle un peu surprise. Je t'ai déjà offert de tout classer ça pour toi François. Ça serait ben plus simple.

– Ben oui, ben oui, on en reparlera.

François ne s'attarda pas plus longtemps. En chemin, il croisa son aîné Sébastien, un grand garçon de huit ans. Il s'amenait avec son gant de baseball et François se souvint qu'il lui avait promis du temps avant de partir. Mais ce n'était pas

le bon moment et il l'envoya rejoindre sa mère dans l'atelier, à son grand étonnement, l'endroit étant habituellement hors limite pour lui et son jeune frère.

Arrivant en grande trombe, il saisit l'appareil.

– Oui, allô ?

– Allô François ! Ça fait du bien d'entendre ta voix.

– Véronique ! s'écria-t-il tout en essayant de chuchoter, en proie à un début de panique. Es-tu devenue folle ? Je t'ai déjà dit de jamais appeler ici. La dernière chose dont on a besoin, c'est d'une crise en règle.

– Oui, mais je m'ennuie de toi. Tellement que ça fait mal. J'ai besoin de toi. J'ai besoin de savoir quand on va pouvoir être ensemble. Pas seulement une journée ou deux, mais pour toujours. C'est tout ce que je demande. Je veux pas que tu brusques les choses, je te demande seulement de me redonner un peu d'espoir et de confiance.

– Mais oui Véro chérie. Je comprends parfaitement ben dans quelle situation tu te trouves. Comment tu penses que je me sens ? C'est très difficile pour moi aussi. Il faut que je pense aux enfants.

– Je sais bien. Excuse-moi. Je sais plus où j'en suis. Je suis tellement malheureuse. François, si tu savais... sanglota-t-elle.

Elle se mit à pleurer à chaudes larmes. On pouvait sentir qu'elle les avait retenues le plus longtemps qu'elle avait pu, mais il fallait que ça sorte. François écouta le tout, pris entre deux sentiments. Il avait le cœur gros d'entendre sa maîtresse aussi troublée. Cependant, il désespérait de voir cette conversation se terminer. Et si Jeannine écoutait à l'aide du téléphone de la chambre ? Mais non, il l'aurait vue entrer. D'ailleurs, ce n'était pas dans ses habitudes.

– Véro... Véro... Arrête de pleurer, je t'en supplie.

– Je t'aime, dit-elle simplement, pleurant de plus belle.

François éloigna le combiné quelques instants. Il devait trouver quelque chose à dire et rapidement. Il fallait surtout choisir les mots justes afin que cette scène ne se reproduise plus jamais.

– Écoute-moi bien Véro. Je joue à soir. Je t'appellerai de là. En attendant, arrête de pleurer. Tout va s'arranger et peut-être plus vite que tu crois. Appelle plus ici. C'est pas digne de toi. Tu me déçois.

– Je te demande pardon, lui répondit une toute petite voix saccadée, pleine de chagrin. Je vais attendre ton appel. Je t'aime et je te donne un gros baiser.

– Moi aussi, salut.

Une fois l'appareil raccroché, François prit quelques secondes pour reprendre ses esprits. Il l'avait échappé belle. Pauvre Véronique. Si gentille et si affectueuse. Quel dommage de ne pas être deux hommes ! Mais il fallait qu'elle comprenne qu'il n'était pas disponible pour le moment. Peut-être un jour... D'ici là, elle n'avait qu'à attendre et à espérer. Il l'avait même encouragée à se faire un ami en attendant. Même s'il l'aimait, il comprendrait. Ce n'était pas de sa faute à lui si elle s'accrochait.

Il se dirigea vers son atelier, s'étonnant de ne pas avoir encore vu sa femme. Il la trouva assise par terre, une pile de partitions à gauche, une autre à droite, son fils lui grim pant sur les épaules.

– Laisse tomber Jeanny, je crois qu'elle est déjà dans la van.

– C'est pas trop tôt.

– Je m’excuse. J’avais oublié.

– Y a pas de problème. J’avais justement rien que ça à faire. À part le dîner, le lavage, les vidanges... C’était qui ?

– Oh ! Rien d’important. Une fille que Claude a rencontrée lors de notre dernière tournée à Québec. Il lui avait pas laissé son numéro pis elle essaye de le rejoindre. Comme le mien est publié, elle s’est pensée intelligente en me le demandant.

– Tu lui as donné ?

– Il a ben fallu. Je serais encore au téléphone sinon. Elle avait l’air hystérique. Si je lui avais pas donné, elle aurait appelé.

– Pauvre fille...

– Pas tant que ça. C’est une groupie. Elles ont l’habitude de ce genre de situation.

Jeannine s’approcha lentement de son mari. Ce dernier s’efforça de ne pas tressaillir. Il devinait quelle question suivrait.

– Et toi, François, t’en rencontres souvent des groupies ?

– Ben sûr ! Autant que Claude ! On travaille ensemble. Seulement, je suis pas comme lui. J’aime pas profiter des situations. Je suis musicien parce que j’aime la musique, pas pour me taper des petites pitounnes qui sont pas toujours trop bright à part ça.

– Mais Claude, lui, il en profite.

– Oui pis non. Dans le fond c’est dur de ben juger. Après tout, elles sont consentantes. En plus, Claude est célibataire. Il a ben le droit de sauter sur les bonnes occasions.

– Peut-être, n’empêche... s’interrompit-elle, enlaçant son mari.

– Dis-moi pas que t’es encore inquiète ? Franchement Jeanny ! Au début je pouvais comprendre mais, après tout ce temps-là, tu devrais commencer à me connaître.

– Je sais bien. Qu’est-ce que tu veux ? Une femme est toujours inquiète. Je rajeunis pas, pis les bars sont pleins de jeunes beautés qui attendent juste qu’un Apollon les entraîne avec lui. Et puis ce téléphone... Y a toujours un petit quelque chose qui ramène mes doutes à la surface.

François l’enlaça très fort, l’embrassant tendrement sur le front. Comme il l’aimait sa Jeanny !

– Fais-toi z’en donc pus pour si peu. Je t’aime tellement. Et pis y a les enfants. Penses-tu sérieusement que je pourrais aimer une autre femme que la mère de mes enfants ? Sébastien, descends de là, s’écria soudainement François.

Mais il était déjà trop tard. Sébastien, qu’ils avaient un peu oublié, s’était amusé à grimper sur une colonne de son afin d’atteindre la première guitare de son père qui pendait fièrement. Perdant pied, il tomba sur le plancher de ciment. Heureusement pas de très haut. Se retenant pour ne pas pleurer—un grand garçon, ça ne pleure pas—il avait néanmoins les lèvres tremblantes et les yeux humides. Il replaça la colonne de son et, repoussant sa mère qui venait pour le consoler, il sortit le plus dignement possible.

François et Jeannine ne purent s’empêcher de rire. Mais bientôt la réalité reprit ses droits, et Jeannine profita du moment.

– François, tu m’avais promis d’aller payer l’Hydro lundi.

– Ben j’y suis allé aussi. Voyons donc.

– Et que t’es mauvais menteur, François Mouton. Je suis allée au guichet à matin, puis y a aucune transaction pour ça.

– Ben oui, excuse-moi. J’ai oublié. Je vais le faire à soir en partant avec Claude. On passe devant la Caisse.

– T’es ben mieux. Pis t’as toujours pas appelé pour la cheminée. Si tu fais rien, on pourra pas chauffer de l’hiver.

– Ben voyons, c’est pas si pire que ça.

– Maudit ! Si la cheminée est pas ramonée, on va finir par passer au feu. Je te dis, toi des fois... Descends de tes nuages une fois de temps en temps. Une chance que je suis là, sinon tu finirais robineux.

– T’as ben raison, mon ange gardien.

– Pis je regarde ça. T’as pas encore été t’acheter des nouveaux souliers. Attends-tu qu’ils percent ? Quand je pense que tu montes sur le stage avec ces souliers-là ! C’est pas mêlant, des fois j’ai honte. Mais là, arrive-moi pas avec des runnings bruns comme t’as acheté à Québec. Ma foi du bon Dieu, qu’est-ce qui t’a ben passé par la tête ce jour-là ?

Avant que François ne puisse se défendre, Jeannine poursuivait.

– Je pense à ça tout d’un coup. Tu les mets seulement quand tu pars pour Québec. Y a-tu une raison particulière pour que tu les portes juste là-bas ?

– Ben oui, je te l’ai déjà dit. J’aime ça marcher dans Québec, pis c’est plus confortable marcher avec des runnings mous qu’avec des souliers durs.

– Ouais... Ben oui, je te taquinais. Tu peux les porter autant que tu veux à Québec. Je connais pas personne là-bas. Y a pas de danger que tu rencontres une femme du coin qui pourrait penser que c’est moi qui t’ai acheté ces affaires-là. Ou ben elle penserait que j’ai fait exprès pour être certaine de te garder pour moi toute seule ! Eh Seigneur, parle parle, jase

jase, je vais être en retard pour le dîner ! Ça va être prêt dans trois quarts d'heure. À tantôt.

– À tantôt.

François se sentait bien. Très bien même. Il avait habilement évité une catastrophe. Épreuve qui, en définitive, s'était même retournée en sa faveur en lui permettant de rassurer sa femme. De plus, les larmes de Véronique l'avaient revigoré. Que c'est bon d'être aimé ainsi, se dit-il.

Pendant un bref instant, une image dramatique s'imposa à son esprit. Il voyait Véronique, couchée près d'une bouteille vide. On ne pouvait déchiffrer l'étiquette, mais on devinait quel en avait été le contenu. Le désespoir se lisait sur son visage comateux, alors qu'on entendait au loin les sirènes d'une ambulance. Il chassa avec dégoût cette vision d'horreur. Ce n'était pas la scène elle-même qu'il avait trouvée dérangeante, mais bien qu'il y avait pris plaisir.

Se reprenant, il se concentra sur le merveilleux sourire de Véronique. Il l'avait rencontrée deux mois auparavant alors qu'il donnait un concert dans la vieille capitale. Elle l'avait séduit avec ce sourire. Ce rictus éclairant son visage lorsqu'elle le regardait avec des yeux amoureux. Quelle gentille petite fille, quel appétit de vie ! À peine vingt ans, dix de moins que lui. Qu'importe lorsque le cœur y est !

Elle était nettement mieux que Gabrielle, également de cette ville. Cette dernière s'était lassée de l'attendre et avait donné un coup de barre à sa vie. La dernière fois qu'il l'avait vue, la veille de sa rencontre avec Véronique, elle avait été glaciale. Il ne pouvait y penser sans frémir. Les accusations qu'il avait lues dans ses yeux étaient terrifiantes. Et surtout si injustes. Ils s'aimaient tellement qu'il n'aurait jamais pensé

qu'un pareil nuage pourrait s'interposer entre eux.

Au moins il avait la conscience tranquille. Ce n'était tout de même pas de sa faute à lui s'il avait d'abord rencontré sa femme. S'ils n'avaient pas eu d'enfants, passe encore... Qu'espérait-elle au juste ? Ils s'aimaient, mais cela ne pouvait aller plus loin. Il ne lui avait jamais rien caché. Qu'importe ! C'était de l'histoire ancienne. Véronique et lui, c'était bien différent. D'un autre côté, le coup de téléphone laissait entrevoir quelques problèmes. Qu'elle se morfonde pour lui, soit ! Mais qu'elle le dérange et compromette sa vie de famille, c'était une toute autre chose.

De toute façon, il avait un spectacle à préparer. Ou du moins, il devait s'assurer que le nécessaire était bien en place dans le camion. Le spectacle, lui, changeait très peu d'une fois à l'autre. Un peu de Supertramp, un peu de Rolling Stones, un peu de Queen, du Genesis. Une vingtaine de chansons en réserve pour les demandes spéciales. Et voilà, ils étaient prêts pour la gloire de la paroisse.

\* \* \*

Pauline se dirigeait au son. Elle venait d'entendre un petit bruit et l'avait reconnu immédiatement. C'était celui d'une petite fille essayant de n'en faire aucun sachant qu'elle fait quelque chose de formellement interdit. Le pas décidé, mais assez feutré pour pouvoir prendre la criminelle en herbe sur le fait, la mère approcha lentement du salon.

Malheureusement, elle marcha sur un petit canard en caoutchouc et le bruit fit détalier la petite qui laissa le sac à main de sa mère ouvert. Pauline était un peu découragée. Si elle l'avait prise la main dans le sac, au propre comme au

figuré, elle aurait pu la sermonner facilement. Maintenant c'était pour être plus difficile. Bénédicte, sa fille, avait la bien mauvaise habitude de nier tout méfait, même lorsque ceux-ci étaient flagrants. Elle la trouva dans sa chambre jouant avec ses blocs comme si de rien était.

– Bé, qu'est-ce que tu faisais dans ma sacoche ? Je t'ai déjà dit de pas jouer là-dedans.

– J'ai pas touché à ta sacoche. Tu m'accuses tout le temps de toute. C'est pas juste.

– Bon. Après avoir joué avec mon sac tu vas maintenant jouer avec mes nerfs ? Je sais pas ce qui me retient...

Le téléphone se mit à sonner et Pauline s'élança vers l'appareil, non sans émettre un nouvel avertissement.

– Va pas penser que tu vas t'en tirer comme ça. Pense à ce que t'as fait en attendant que je revienne.

À la troisième sonnerie, elle décrocha.

– Allô ?

– Salut Pau-Pau, c'est Caroline.

– Ah ! Ben salut princesse. Es-tu à Caisse ?

– Oui. Je suis en break. Ça fait que je pourrai pas te parler ben longtemps, mais je voulais te demander si tu voulais pas sortir à soir ?

– Vite de même, je pense pas. Y faudrait que je vois ça avec Jean.

– Envoye, ça serait le fun ! Ça fait longtemps.

– Je sais ben, mais quand t'es marié, pis que t'as des enfants, les sorties ça s'improvisent pas comme ça.

– Faut pas exagérer non plus.

– Ben non, je sais ben. Disons que ça me surprendrait pas mal qu'on puisse sortir à soir.

- C'est plate ça. La semaine prochaine d'abord ?
  - Oui, ça aurait plus de chance d'être possible. Faisons donc ça. On va oublier ça pour à soir, mais je vais essayer de convaincre Jean pour vendredi prochain.
  - Okay d'abord. On s'entend sur la semaine prochaine.
  - Okay. Pis à part ça, toi, comment ça va ?
  - Pareille comme d'habitude. Devine ce qu'y s'est passé avec Jean-Charles ?
  - Non ! Pas vrai ! Y est marié !
  - Ben oui, un autre. Ça devient décourageant.
  - Je comprends ma chouette. Je pense à ça, ta sœur était pas censée venir en fin de semaine ?
  - Elle est arrivée hier mais elle repart demain parce qu'elle a un gros examen lundi pis elle veut étudier.
  - C'est une drôle d'idée pareil d'avoir des cours l'été. Me semble que c'est un des plus gros avantages d'aller à l'école.
  - Ouais, mais ça lui permet de finir un peu plus de bonne heure.
  - J'imagine qu'elle sait ce qu'elle fait.
  - Bon, ben, mon break est fini. Il va falloir que je te laisse.
  - Okay. Passe une bonne journée, pis sors pour nous deux à soir.
  - Je vais faire ça. Salut.
  - Salut, répondit Pauline en raccrochant.
- Elle se dirigea ensuite vers la cuisine et se fit couler un verre d'eau. Sortir ce soir ? Cela aurait été agréable. Mais elle présentait que Jean aurait besoin d'être travaillé pendant toute la semaine afin qu'il accepte. Il avait probablement déjà sa soirée toute planifiée. Télévision et quatre bières. Ces dernières étaient un rituel religieusement observé.

Au début, il lui arrivait de dépasser cette limite régulièrement, mais elle s'était fâchée à quelques reprises. Elle en avait assez de perdre son mari quatre soirs sur sept, et il avait fini par accepter cette restriction. Surtout depuis que la petite était née. Elle lui avait fait comprendre que si jamais quelque chose arrivait, il aurait besoin de toute sa tête, sinon il risquait de ne jamais pouvoir se le pardonner, advenant le pire.

Ceci étant dit, une petite sortie en amoureux leur ferait certainement du bien. Jean était un homme passablement renfermé, mais il avait toujours su lui montrer suffisamment d'affection pour qu'elle sente l'amour qu'il gardait enfoui en lui. Depuis quelque temps, il semblait être devenu presque indifférent. Quelque temps ? Pas vraiment. Si elle était honnête avec elle-même, il y avait plus d'un an que ça durait, mais elle repoussait ces pensées. Elles ne pouvaient que l'amener à d'autres encore plus tristes.

Ce n'était probablement qu'une phase et c'était peut-être elle qui avait changé et qui en demandait trop. Elle avait choisi de s'occuper de sa petite à temps plein et avait cessé de travailler. Cela avait semblé la chose à faire à l'époque, mais elle n'en était plus certaine. Dans un an, Bénédicte irait à l'école et il serait certainement possible de faire un retour sur le marché du travail.

Ça lui manquait terriblement. Elle avait été réceptionniste pendant six ans à l'Hôtel et elle était bonne, elle le savait. Les clients l'aimaient bien et même le vieux grincheux ne trouvait presque jamais rien à redire. Ce n'était pas comme sa mère qui ne cessait de lui répéter tout ce qu'elle ne faisait pas bien dans l'éducation de sa fille. Ou comme son mari soupirant à chaque fois qu'elle avait le malheur d'avoir oublié

une commission ou de manquer de temps.

Chassant ces réflexions, elle ouvrit la télévision et s'installa, ayant complètement oublié qu'elle n'avait pas fini avec Bénédicte.

\* \* \*

Claude se pointa un peu avant trois heures. Comme ils avaient près de deux heures de route et deux autres d'installation, il n'était pas trop tôt. François remit son gant à Sébastien afin qu'il le range avec le sien. Le garçon était un peu déçu que leur séance de baseball soit déjà terminée, mais il avait eu son père à lui tout seul pour une bonne heure et, de ça, il était bien heureux. Les deux musiciens mirent encore une demi-heure à tout vérifier une dernière fois. Les adieux furent courts, François étant déjà dans sa « transe » musicale comme sa femme l'appelait, mais qui n'était, en fait, qu'une furieuse envie de voir du pays.

Claude était très différent de François. Autant ce dernier était grand et fort, passant facilement pour le « doorman » dans la plupart des clubs où ils travaillaient, Claude était petit, mais à peine plus que la moyenne, et maigrichon. Il n'en était pas laid pour autant, ses nombreuses conquêtes en faisant foi.

Même s'il était assez beau, Claude n'avait pas la prestance et l'air de profondeur qu'affichait François et donnant à ce dernier l'allure de prince charmant, de libérateur. Bref, il était non seulement capable de séduire une femme, mais de la rendre complètement folle de lui.

– Tu devineras jamais quoi, demanda soudainement François.

– Quoi ?

– Véronique a appelé chez nous aujourd'hui !

– Quoi ! Est-ce que Jeanny est au courant ?

– C'est elle qui a répondu.

– Wow ! Comment tu t'en es sorti ? Si tu t'en es sorti !

– J'ai dit que c'était une de tes blondes qui essayait d'avoir ton numéro de téléphone.

– Heille ! Je t'ai déjà dit que j'haïssais ça quand tu me mêles à tes histoires.

– Je sais. C'est la seule bonne excuse que j'ai trouvée. C'est pour ça que j'étais pressé de partir. J'avais peur qu'elle te pose des questions, tu sais, genre « est-ce que t'as eu des nouvelles de Québec tout à l'heure » ou quelque chose comme ça.

– Ouais. Tu l'as échappé belle. Des drôles d'affaires que tu fais aussi. Je dis pas, avoir une aventure, c'est pas trop pire, pis je suis le premier à pas haïr ça. Mais tu laisses traîner tes histoires trop longtemps. Elles s'attachent, pis après c'est plus dur de les lâcher.

– Je sais ben. C'est plus fort que moi. Dès que je les vois, prêtes à me donner leur vie, à tout faire pour que je sois heureux pour le reste de mes jours, je peux pas m'empêcher des aimer. Pis une fois que je suis en amour, je pense pus clairement. C'est juste après, avec le temps, que je me rends compte que, finalement, je suis ben mieux avec Jeanny. Surtout avec les deux enfants.

– Heille ! T'es bizarre toi.

Les deux demeurèrent pensifs. Claude finit par rompre le silence.

– N'empêche, c'est vrai que Véro a un crisse de beau cul. Pendant de longues secondes, seul se fit entendre le cris-

sement des pneus de la camionnette freinant abruptement. Avant que Claude n'ait eu le temps de bien se rasseoir, François le fustigeait déjà.

– Je t'ai déjà dit de jamais dire des affaires de même. Véronique, c'est une petite fille extraordinaire pis je l'aime ben gros. C'est pas de ma faute si je suis marié pis que j'ai des enfants. Vas-tu enfin comprendre ça ? L'amour, toi, on sait ben, tu t'en fous. Tout ce que tu veux dans la vie c'est de te mettre le plus souvent possible, avec le plus de filles possible, pis n'importe lesquelles à part de ça. Tu te saoules parce que t'as peur que, quand tu vas les voir à la lumière du motel, tu vas déblander. Ben crisse, moi, je suis pas comme ça. Vas-tu enfin te rentrer ça dans tête pis arrêter de dire des niaiseries sur la femme que j'aime ?

François s'arrêta enfin, attendant la réplique. Elle vint lentement, par saccades.

– Sacrement ! T'aurais pu nous tuer. Fais pu jamais une affaire de même, François Mouton, jamais ! Je m'excuse pour ce que j'ai dit, mais c'était pas une raison pour breaker comme ça au beau milieu du chemin.

– T'as raison. T'as raison. Mais je retire pas mes paroles. On s'en reparlera demain. Là, j'ai juste le goût d'arriver là-bas pis de faire de la musique.

– Pas de problème. On s'en reparlera demain.